

***Publish, thus perish***

*Bien trop de livres? Lire et publier à l'ère de l'abondance de Gabriel Zaid.* Traduit de l'espagnol par Christine Defoin, Les Belles Lettres, 2005, 138 p.

*L'éclipse du savoir de Lindsay Waters.* Traduit de l'anglais par Jean-Jacques Courtine, Allia, 2008, 137 p.

Jean-François Bourgeault

---

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1946ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bourgeault, J.-F. (2009). *Publish, thus perish / Bien trop de livres? Lire et publier à l'ère de l'abondance* de Gabriel Zaid. Traduit de l'espagnol par Christine Defoin, Les Belles Lettres, 2005, 138 p. / *L'éclipse du savoir* de Lindsay Waters. Traduit de l'anglais par Jean-Jacques Courtine, Allia, 2008, 137 p. *Spirale*, (228), 69–70.

# Publish, thus perish

## BIEN TROP DE LIVRES ? LIRE ET PUBLIER À L'ÈRE DE L'ABONDANCE de Gabriel Zaid

Traduit de l'espagnol par Christine Defoin, Les Belles Lettres, 2005, 138 p.

## L'ÉCLIPSE DU SAVOIR de Lindsay Waters

Traduit de l'anglais par Jean-Jacques Courtine, Allia, 2008, 137 p.

par JEAN-FRANÇOIS BOURGEOULT

**A**u cours des trente dernières années, au Québec, on s'est souvent reposé sur une distinction aussi classique que précaire afin de séparer le bon grain de l'ivraie. D'une part, il y avait, croyait-on, une méprise ou un malentendu économique grandissant à l'égard de la culture, à partir de laquelle toute production serait dorénavant de plus en plus considérée comme une marchandise quantifiable, digestible par un système de « normalisation » mass-médiatique progressant par annexions successives. De l'autre, opposé à cette corruption de la culture par le règne de la statistique (dont dérivent les cultes de la cote d'écoute et des ventes), on retrouvait un fragile sanctuaire interdisciplinaire protégé de cette arrogance du Nombre, où une lointaine influence du potlatch maussien nous invitait

à considérer l'œuvre d'art « réelle » comme un surcroît sur l'économie — ce qui ne l'empêchait pas de circuler comme n'importe quel autre bien, mais permettait d'affermir un partage commode, confortable, évident entre une œuvre soluble et une œuvre de « résistance », un art de la dissolution anonyme et un autre de l'irréductibilité singulière. N'y avait-il pas péril en la demeure ? Et n'était-il pas évident, de plus en plus évident, que la tâche herméneutique d'une lecture sérieuse de la culture actuelle dont ne s'acquittaient plus les journalistes, les universitaires allaient désormais devoir la prendre en charge ? Selon une autre vénérable opposition, l'université n'était-elle pas appelée à devenir le dernier bastion de la patience, de la durée, de la pensée méditative, voire d'une certaine gratuité, tandis que

de l'autre côté de ses murets de pierre un productivisme sauvage allait poursuivre avec toujours plus de vigueur son travail de sape sur une « vie mutilée » ?

Ô pleureuses, mouillez de vos larmes ces murets qui sont maintenant en ruine. L'inertie des formules oratoires aidant, il se trouve encore peut-être, lors de cocktails ou de remises de diplômes, des administrateurs pour relayer cette image réconfortante du cloître intellectuel recueilli dans les boisés de l'intempé-  
pestif. Mais il s'agit depuis longtemps d'une antinomie fantomatique, dont la seule valeur est de masquer le phénomène de *clonage* économique qui nous présente aujourd'hui une situation de (presque) gémellité entre deux systèmes, bien plus que de « résistance » de l'un à l'endroit de l'autre.

Rendue aux lois du productivisme, à ses règles, à ses présupposés, à son dispositif de mises à mort et de promotions, l'université peut produire annuellement un bilan de ses activités en tout point semblable à celui d'une entreprise. Sa moindre victoire n'est pas de mettre en situation de cynisme obligatoire une pléiade de professeurs et étudiants forcés de collaborer avec une institution à laquelle ils croient de moins en moins ; ou, comble de la satire, d'avoir presque converti la méditation mélancolique sur la capitulation de l'université en *topos* universitaire, ce qui représente sans doute le meilleur moyen d'en anéantir le potentiel critique.

À cet égard, contrairement aux croyances courantes, il se pourrait que le livre le plus marquant des trente dernières années n'ait pas à

Mathieu Beauséjour, *Révolution*, 2002  
Épreuve numérique, 40 x 61 cm. Collection de l'artiste.



être cherché parmi les plus célèbres; ni même, ce qui reconduirait une logique similaire, parmi ceux qui devraient l'être et ne le sont pas, œuvres des limbes attendant leur promotion par un ardent prosélyte au sein du corpus impérisable. Je pense plutôt aux livres de mauvaise réputation, irrémédiablement précaires, destinés à se saborder dans les plus brefs délais; à ceux qui ne sont en rien candidats à l'éternel, parce qu'écrits dans le désir presque démentiel de conjurer une situation dont la perpétuité maudite, paradoxalement, assure leur nécessité; à des brûlots, en somme, pour user d'un terme conspué, « *petit navire chargé de matières combustibles et destiné à incendier les bateaux ennemis* », devenu par la force de l'habitude le signe de l'œuvre évanescence par excellence. Pourtant, les essais de Zaid et Waters incarnent des brûlots d'un autre ordre, ironique, dont le paradoxe même ne risque pas de perdre sa force de sollicitation. Voués à la contemplation de la surabondance contemporaine des livres — océan auquel ils ajoutent évidemment une goutte —, ils cherchent moins à relayer une déploration devenue commune qu'à tenter de comprendre, sans faux-fuyants ni raccourcis intellectuels, ce que recouvre le terme de *surpublication* — et surtout, les raisons pour lesquelles les principaux acteurs de cette multiplication répugnent à reconnaître le rôle qu'ils jouent dans cette comédie. Un écrivain mexicain contemporain et l'un des principaux lecteurs de l'*editor's board* des Presses universitaires de Harvard partent donc du même constat démographique : « *Les statistiques de l'Unesco montrent que l'explosion des titres publiés au cours du xx<sup>e</sup> siècle est parallèle à celle des titres universitaires* » (Zaid). À partir de quoi Waters, plus virulent, plus sec, avec une absence de louvoisement digne de mention, en vient à émettre l'hypothèse que les trafics de comptes dans les institutions financières américaines « *sont l'équivalent des réussites factices de l'université, symbolisée par des montagnes de livres que personne n'aime, ni ne lit* ». Sans doute le vertige de la prolifération livresque est-il aussi ancien que la biblio-

thèque d'Alexandrie elle-même. Même alors, une vie de troglodyte vouée nuit et jour à l'étude des rouleaux n'aurait pas suffi à épuiser les parchemins et codex qui peuplaient les rayons. Mais cet argument, souvent invoqué afin de tourner en dérision le verdict des deux essayistes — et parfois assorti de la foi créacionniste selon laquelle « *il n'y aura jamais trop de livres* » —, se méprend sur la nature de l'*excès* qui est en cause dans leur critique. « *Surpublication* » n'est pas le nom donné à un état de fait : la disproportion banale entre les capacités normales d'un lecteur mortel et la myriade inconcevable de livres qui s'offrent à lui. C'est le credo secret d'un système actuel qui exige de ses agents qu'ils « *publient plus vite qu'ils ne pensent* » (selon l'expression de Wolfgang Pauli), autrement dit qu'ils publient constamment, au mépris des caprices réels de la pensée et au risque de toutes les redites imaginables.

Pour formuler les choses au moyen d'une certaine sécheresse mathématique — aucun des deux livres n'est avare d'effarantes statistiques —, comment penser le lien entre la production exponentielle de titres et la raréfaction parallèle des lecteurs? Comment articuler les 31 millions de livres qui représenteraient « *la production totale des presses universitaires en 2000* » (Waters) — aux États-Unis seulement — avec le phénomène de déclin qui nous aurait fait passer, dans les humanités, « *d'une vente moyenne minimale de 1250 exemplaires par titre à 275 durant les trente dernières années* »? Comment, sinon par le biais de ce que Waters appelle la « *révolution gestionnaire* » des universités, qui met à l'avant-plan « *le lien de cause à effet entre l'exigence industrielle d'une productivité accrue et le fait de dépouiller l'ensemble des publications d'une signification autre que celle d'être des unités comptables* »? Pour venir à bout des résistances que cette révolution pouvait susciter, il suffisait de lentement convertir les éventuels silences d'un intellectuel en autant de preuves de stérilité; d'imposer, en guise d'illusion collective, la croyance que les professeurs exi-

gent entre eux, par leur propre volonté, un « *rendement* » déraisonnable que les bureaucrates seuls les ont contraints à exiger au nom d'une réputation locale; que la lecture profonde, en somme, devienne le signe du temps gaspillé, irrécupérable, scandaleusement gratuit, sauf lorsqu'elle accouche d'un compte-rendu qui apaise un peu le soupçon de désœuvrement et métamorphose à nouveau cette échappée désintéressée en investissement économique.

Ainsi n'est-ce guère un hasard si les deux auteurs jugent que ce règne de la productivité effrénée dans le monde de la culture se fonde sur une certaine haine de la conversation (elle qui « *organise le bien commun* » selon Zaid, et hante la bureaucratie de la vie universitaire chez Waters à travers le souvenir du fantôme socratique). De fait, rien n'est sans doute aussi peu soluble dans ce système économique que ces clairières de temps par définition aléatoires, imprévisibles, hasardeuses, où de l'intelligence peut advenir en commun, hors de tout doute, mais qui ne peuvent comparaître d'aucune façon au moment du Jugement Dernier annuel pour nourrir la déclaration fiscale d'un intellect. On comprend du reste que ce dispositif de comptabilité répugne à reconnaître à la parole perdue, sauvage du dialogue un « *rendement* » réel : pour le mettre en termes de phénoménologie, la conversation incarne sans doute la seule véritable *epochè* de ce système gestionnaire, sa mise entre parenthèses, du seul fait qu'elle est devenue futile au sens propre — *futiles*, « *qui passe entre les mailles du filet* » — et qu'elle ne compte pour rien, sauf, évidemment, à retrouver tout docilement les voies de l'archive (Ô actes, ô colloques, quelle âme est sans défaut?) Ainsi une telle économie peut-elle absorber sans dommage un chercheur à turbines, publiant, l'écume aux lèvres, un article après l'autre contre le système qui l'héberge. Au-delà du ton sulfureux de façade, l'empressement à produire révèle un enrôlement tout ce qu'il y a de plus conforme — et récupérable, au bout du compte. Voilà aussi pourquoi cette même économie,

lucide quant à ce qui la menace réellement, est cependant de plus en plus impitoyable envers les véritables désertions qu'incarnent les réserves devant la publication à tout crin, puisque la publication, bien plus que n'importe quel discours, est devenu son *modus operandi*, son culte, son inconscient, en bref, son naturel, invisible comme toutes les formes de naturel.

Quelles conséquences cet état de fait engendrera-t-il dans les années à venir? On pourra toujours radicaliser cette disjonction entre la parole et l'écrit, la conversation et le livre, sous la bénédiction d'institutions qui ne demandent du reste qu'à perpétuer cette économie et à primer ses acteurs qui lui sont le plus dociles. Ou on pourra se souvenir, au risque de tous les ratés possibles dans une « *carrière* », que la conversation, qui ne vaut rien, vaut précisément en fonction de cette nullité numérale et de la gratuité de l'intelligence dont elle garde mémoire. Et sans en nier la nature instable, qui la voue à exister de-ci, de-là, à la faveur des seuils et des cafés, des trottoirs et des parcs, on pourra se souvenir qu'elle exige aussi des institutions qui lui sont consacrées, qui existent à l'ombre de son origine platonicienne et dont l'élimination progressive depuis le tournant du dernier millénaire a pris la forme d'une crise médiatique de la culture. Pourquoi, en définitive, se souvenir de Socrate? Parce qu'au-delà du pouvoir insidieux dont ses joutes sont parfois devenues le signe, il incarne surtout le souvenir d'une autre économie de la pensée, d'une économie volatile, légère, sans mesure, sans bilan, sans rien d'autre pour la soutenir ou lui imposer sa logique que les soubresauts d'une pensée impossible à convertir en capital numérique. Et parce qu'il serait aussi bon de se souvenir, contre l'angoisse de la disparition qui nous vaut actuellement une compulsions archivistique démentielle, que la pensée publique peut se dissoudre en dansant, sans remords, sans laisser de traces, sans mépriser le chemin parcouru, certaine au fond, selon un proverbe taoïste, que « *tout ce qui va à la perte, la perte l'accueille* ». ●